



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**ANNIE
ET LES OISEAUX**

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

À l'Anguille agile
Les Confidences du pommier
Retour à ma nature
Gwaz-Ru
Le Vicomte aux pieds nus

HERVÉ JAOUEN

ANNIE ET LES OISEAUX

Journal d'un amour en deuil

Récit



© Les Presses de la Cité, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0910-1

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Tout ce qu'il voit [l'écrivain], tout ce qu'il éprouve, tout ce qu'il sent : ses joies, ses plaisirs, ses souffrances, ses désespoirs deviennent instantanément des sujets d'observation. Il analyse malgré tout, malgré lui, sans fin, les cœurs, les visages, les gestes, les intonations. Sitôt qu'il a vu, quoi qu'il ait vu, il lui faut le pourquoi !

Guy DE MAUPASSANT

Mardi 12 décembre 2023

Hôpital, parking des urgences. Deux ambulances à l'arrêt sur la rampe d'accès. À l'intérieur du sas de délestage, un véhicule de pompiers.

Avant de monter, je grille une cigarette dans l'espace réservé, un auvent en béton ouvert à tous les courants d'air, ce dont n'a cure un fumeur en fauteuil roulant, juste vêtu d'un pyjama, malgré le froid. Il a le teint cyanosé. De larges cernes bleu de Prusse lui mangent les joues. À son cou pend un oxygénateur nasal. La clope, son verre de rhum du condamné ?

— Aux urgences, c'est le chaos, lui dis-je.

— Ils sont débordés. En plus de la bobologie, un tas de gens âgés. Grippe, Covid, une palanquée de pneumopathies. En pédiatrie, des gosses partout. Épidémie de bronchiolite.

— Ça fait trois jours que ma femme poireaute dans le couloir.

— Y a pire que le couloir. Je viens de Rennes. Là-bas, ils m'avaient remisé dans un placard à balais.

Qu'il avale goulûment la fumée fait resurgir d'un passé lointain une rencontre mémorable avec un cancérologue dans un hôpital parisien. Au téléphone, nous avions sympathisé, entre Finistériens. Son nom était aussi breton que le mien. À je ne sais quel titre il jouait le rôle d'émissaire d'une maison de production, semble-t-il apparentée au parti communiste, qui envisageait d'acheter

les droits d'adaptation audiovisuelle de l'un de mes romans. J'avais l'occasion de me rendre à Paris, nous étions convenus d'un rendez-vous sur son lieu de travail.

Le couloir de son service était à l'hôpital ce que sont aux villages anglais les promenades ombragées de tilleuls : on y déambulait à pas lents. Tandis que les malades en chaussons poussaient leurs potences de perfusés, dans son bureau le cancérologue écrasait mégot sur mégot de gitanes et soufflait des ronds de fumée d'humour noir. Soulevant le couvercle d'un énorme congélateur rempli à ras bord de tubes à essai, il me dit :

— Ma récolte. Ça vient de partout, d'Europe, d'Afrique, des Amériques. Des échantillons de sang de malades du sida. Il y a là-dedans de quoi rayer l'espèce humaine de la surface du globe.

Au détour de nombreux coq-à-l'âne de gens trop pressés d'échanger sur un

tas de sujets, sautant du projet d'adaptation de mon roman à l'art de pêcher le couteau avec une baleine de parapluie, des paons de Flannery O'Connor à la fréquence des cancers gastriques en Bretagne rurale – « La gnôle et la soupe brûlante... » –, je lui dis que je venais de perdre un ami.

– Trente-neuf ans, tumeur au cerveau.

– C'était quoi, son boulot ?

– Dentiste.

– Dentiste ! Tu sais qu'ils tiennent le pompon en matière de cancer du cerveau ? Tu pourras me donner les coordonnées de la veuve ? J'aimerais bien qu'elle m'autorise à voir le dossier. Je bosse là-dessus avec des confrères suédois. On pense que la radio est en cause. Toi, tu chopes une dose tous les trente-six du mois, mais ton arracheur de dents ? Trente-six fois par jour ?

Il voyageait beaucoup, donnait des

conférences à l'étranger, y compris à l'est du rideau de fer. Savant de réputation internationale, il était aussi poète. Il me dedicaça une plaquette qu'il venait de publier.

*
**

J'abandonne le fumeur suicidaire à la bise, emprunte le passage piétons de la rampe d'où les ambulances n'ont pas bougé. Je décline mon identité au guichet, précise qui je viens voir. On tapote sur le clavier de l'ordinateur.

— Madame Jaouen est toujours aux urgences.

— Même endroit ?

— Je pense que oui.

Trois jours auparavant, la standardiste m'avait guidé dans un long contournement du bloc, de façon à éviter de traverser la salle des admissions, sa

lumière tamisée, ses stalles séparées par des rideaux. Depuis, j'ai appris à couper par là.

Je remonte le train à l'arrêt des lits alignés le long des locaux de service. Rien que des vieilles dames bien sages. Un panel, une sélection de condamnées à attendre. Dans le sauve-qui-peut, le mot d'ordre a été donné : les jeunes d'abord ! De l'autre côté de la voie de garage, en face d'Annie, dans une chambre dont la porte n'a jamais été fermée, il n'y a plus d'appareils au chevet du malade. Bouche béante, teint de momie. Trépassé, à coup sûr. De nombreux proches le veillaient en permanence. « Sans doute des gens du voyage, m'avait dit Annie. À la clinique, ils étaient parfois vingt à attendre dans le hall que je leur annonce que l'opéré s'était réveillé et que tout allait bien. »

Deux infirmières, ou aides-soignantes, roulent le lit du mort vers la porte, tentent

de virer dans le couloir. La manœuvre est impossible. Il faut libérer de quoi effectuer un créneau sur une portion de quelques mètres. Surgit un médecin appelé en renfort. Mâchoires serrées, furibard, il s'attelle au convoi. Les wagons se mettent en marche, Annie est garée dans un recoin, je me plaque contre le mur pour laisser passer le cadavre.

Le médecin m'aperçoit et s'écrie :

— Vous ?... VOUS !

A-t-il vu ma trombine dans la presse ou sur la quatrième de couverture d'un roman ? Il pile devant moi, mouline des bras pour prendre à témoin le plafond, les murs, le plancher, le mort, les malades, le personnel, et me somme :

— VOUS ! Écrivez ! ÉCRIVEZ ! Aux journaux ! Au député ! Au MINISTRE ! Dites-leur que la situation de l'hôpital est un scandale ! UN SCANDALE !

Et comment donc, que je vais écrire.

Mais je n'enverrai pas de poulets aux journaux, ni de lettres au député ou au ministre, j'écirai un livre.

À mes lecteurs, parmi lesquels l'on vous comptera peut-être, cher docteur, je ne dirai pas que ma bien-aimée est partie, s'est éteinte, repose en paix, a rendu l'âme, quitté ce monde, exhalé son dernier soupir. À mes petits-enfants, je ne raconterai pas d'histoires. Ils ont assisté à sa mise en terre, ils savent bien que leur Nannie n'est pas montée au Ciel.

Je n'éluderai pas ce mot brutal qui cingle comme un coup de fouet l'interlocuteur non informé auquel je l'assène encore, un an après. Comment va votre épouse ? Comment va ta femme ? Comment va Annie ? Elle est *morte*. Avez-vous remarqué qu'au masculin ce mot n'est pas dépourvu d'une certaine douceur ? Il se prolonge, un peu comme le

more anglais, alors qu'au féminin il vous faut presque grimacer pour le prononcer.

Oui, morte le 1^{er} janvier 2024, à dix-huit heures vingt-cinq.

Elle n'a pas sombré dans son dernier sommeil, elle a péri dans un naufrage médical.

*
**

J'ai créé le fichier numérique de ce livre le 2 janvier 2024, sous le titre provisoire de *Fragments d'amour*. Dès l'aube, en ce deuxième jour de veuvage enténébré de chagrin, je l'ai vu comme un miroir piétiné par la mort, à reconstituer par le lecteur bienveillant à l'égard d'un récit heurté, au diapason du profond désarroi de l'auteur.

Quoique bienvenu, ce n'est pas le blanc-seing de l'urgentiste exaspéré qui m'a poussé à écrire, c'est la nécessité

d'opposer au désespoir le meilleur de notre existence.

Chaque jour, j'ai gardé Annie auprès de moi. Dix-huit mois plus tard, chaque jour je reporte la frappe du point final, incapable de le donner, ce coup de marteau sur le dernier clou du cercueil.

*
**

Elle venait d'avoir seize ans et je ne les avais pas encore lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, un dimanche après-midi de février, dans un quelconque Café des Voyageurs ou de la Gare avec billard électrique à deux compteurs, généreux en parties gratuites et peu sensible au tilt fatal.

Mon copain d'enfance et moi secouons l'appareil à tour de rôle. Deux nénettes s'approchent. L'une, brune au teint mat affublée d'un ciré noir au col relevé

façon Élisabeth la Première, cherche à attirer sur elle tous les néons du bistrot. Dans son ombre, sagement vêtue d'un imperméable beige, son amie et parfait contraire, une fille aux longs cheveux châtons, aux doux yeux noisette piqués d'étoiles vertes et au sourire délicieusement british à cause d'un léger chevauement des incisives. Discrète, secrète, romantique, c'est Annie. La brune mène l'interrogatoire.

— Salut les gars ! Vous êtes du coin ?

— De Quimper.

— Et qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Apprenti tapissier, répond mon pote.

— Tu tapisses les murs ?

— Non, je fabrique des sommiers et des matelas.

— Et toi ?

— Je suis au lycée.